

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 50 [i.e. 51]

Artikel: Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184932>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dessert, les assiettes d'amandes en se levant de table. A force d'adresse, nous obtînmes la confiance de ses pratiques mystérieuses ; sa manie de régenter la poussa même à nous en recommander l'application. Un cri spontané de dégoût et des rires inextinguibles accueillirent cette communication, et Mlle L. choisit mieux son temps. Avions-nous besoin de cosmétique alors ?

Depuis quelques jours notre minerve patronesse, comme nous l'appelions, s'évertuait à nous avertir que nous allions arriver à Heidelberg, et nous prêchait une réserve à l'épreuve de toute curiosité : car c'était une Université dont les étudiants étaient réputés tapageurs, excentriques, dangereux : « Là, il faudra être sérieuses comme il convient à de jeunes filles qui ont en vue des devoirs aussi importants que ceux que nous allons remplir. » Nos mères nous avaient fait leur recommandations qui étaient bien gravées dans nos cœurs, mais nous jugions inutiles les longues moralités de notre compagne. Aussi, par esprit de contradiction et pour taquiner Mlle L., nous ne parlions plus qu'étudiants à casquettes bariolées, à longs cheveux ébouriffés, à grandes bottes et à pipes gigantesques, que nous nous réjouissions de voir de près.

Elle souriait pourtant, mais sans nous cacher son inquiétude, ce qui faisait nos délices. Nous avions tant parlé d'Heidelberg, que ce fut avec une émotion singulière que nous arrivâmes dans cette ville si pleine de dangers. « Est-ce là un étudiant ? » s'écria l'une de nous en voyant un promeneur dans une redingote quadrillée ? — « De grâce, chères amies, soyez sérieuses ! » — « Oh pas du tout ! »

On arriva dans la ville. Voilà des étudiants. Ils regardaient, s'avançaient... Mlle L. leva les glaces des portières. Derrière ce rempart, nous osions rire. Un étudiant monta sur le marche pied, tambourinant sur la vitre, et nous de nous rejeter en arrière en riant, ce qui n'intimida pas trop notre compagnon improvisé. « De grâce, chères amies, criait Mlle L. » — Ah ! voilà papa Gatschet, vous nous amenez de jolies demoiselles, cria l'un de ces jeunes gens. Le cortège grossit et nous suivit, cela nous rendit un peu craintives. Enfin, nous voici arrivées dans l'hôtel, et bientôt installées. Il était midi, mais les chevaux devant se reposer jusqu'au lendemain, M. Gatschet nous proposa une promenade au Château, ce que nous acceptâmes avec empressement dès que nous eûmes dîné.

Mlle L. allait plus loin que nous, qui devions nous arrêter à Berlin. Entre Potsdam, notre dernière étape et Berlin, l'on s'arrangeait, on rassemblait les objets épars dans les filets et les poches de la voiture. Il nous arriva de briser une bouteille d'absinthe appartenant à Mlle L. Grande fut notre stupéfaction et notre chagrin ! Pour ne pas tout perdre, nous bûmes ce que nous pûmes recueillir dans nos mains. Nous arrivâmes donc très égayées dans nos demeures respectives, imbibées d'odeur d'anis et des parfums du pays et ayant sur le cœur la peine que nous avions involontairement causée à notre compagne de voyage. On pleura, on s'embrassa et l'on se dit adieu...

Chaque année notre chère voiture revenait à Berlin. Père Gatschet avec son bon sourire, nous apportait des nouvelles de la patrie ; on l'accueillait avec transport. C'était une fête que sa visite. Il apportait des lettres, causait, racontait. Chacun de ses récits parlait vivement à notre cœur ; quels souvenirs n'évoquaient-ils pas ! Quand on le rencontrait, il venait à nous en souriant : — « Quelles nouvelles apportez-vous ? » Oh notre lac ! — Alors lui : « Allons mademoiselle, il ne faut pas avoir l'ennui, il fait beau à Berlin, le lac est toujours à la même place, nous y retournerons dans quelques années, il vous salue bien (le lac), etc., et cela consolait. Maintenant, tout va plus vite ; on part de Neuchâtel, le train siffle, à peine a-t-on le temps de se reconnaître qu'on arrive à destination. Puis il y a le télégraphe pour les nouvelles pressées et importantes, les lettres arrivent à toute vapeur..., les distances sont supprimées en quelques sorte. Mais aussi plus de bonnes voitures, plus de relais joyeux, plus de voyages aux allures patriarcales ; plus de visites du

père Gatschet aux exilées ; tout ce qui s'adressait au cœur et à l'imagination a disparu.

Henriette PERNOD.

Une dame, qui n'était plus de première jeunesse, paraissait comme témoin devant le Tribunal de police.

LE PRÉSIDENT. — Votre âge ?

LA DAME (après un moment d'hésitation). — Trente-neuf ans.

LE PRÉSIDENT (du ton le plus bienveillant, après l'avoir contemplée un instant). — Trente-neuf ans ? Allons, madame, un peu de courage : complétez !

Un jeune et joli chat s'amusait au milieu d'une des rues les plus fréquentées de N***, sautant avec toute la grâce qui caractérise ces animaux. Survint une voiture qui écrase le petit imprudent. Aussitôt le propriétaire du chat de récriminer contre le cocher maladroit. Puis s'adressant ensuite au cadavre du chat qui gisait à ses pieds : « Pauvre bête !... Qu'avais-tu besoin de venir t'amuser là, aussi... Après tout, ça t'apprendra à vivre ! »

Un professeur interroge un élève sur la grammaire.

— Aimer, quel temps est-ce ?

L'élève d'un air malin :

— Maman dit que c'est du temps perdu.

Théâtre. — Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la belle représentation de demain : **Les Pirates de la Savane**, grand drame en six tableaux, suivi d'une nouvelle opérette **Les Charbonniers**. — On commencera à 7 heures.

L. MONNET.

AVIS

Les nouveaux abonnés pour l'année 1879 recevront le journal gratuitement pendant le mois de décembre courant.

Les abonnements pour l'étranger, qui ne seront pas renouvelés à leur échéance, seront supprimés.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 20 centimes.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Registres, divers, et confection sur commande. — Grand assortiment de papiers à lettres. — Impression de la raison de commerce sur le papier et les enveloppes. — Cartes de visites très soignées et livrées promptement. — Copies de lettres et presses à copier. — Encre japonnaise ; encre Gardot ; encre Mathieu-Plessy. — Cartes à jouer. — sacs d'écoliers. — Buvards. — Serviettes pour étudiants et hommes d'affaires. — Couleurs anglaises, pinceaux et papiers teintés pour la peinture des fleurs. — **Agendas et calendriers pour 1879.**

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY